

CHRONIQUE N°2

Il existe à Marie-Galante, outre la mer, un curieux volatile de la race des *Bulbucus Ibis* qu'on appelle le Pique-bœuf. Cet oiseau est nommé ainsi car il reste toujours à proximité de ces paisibles animaux – fier et droit comme une sentinelle, la plume aussi dressée qu'un sourcil sévère, attendant de voir apparaître le malotru qui oserait déranger le bovin en plein repas. L'oiseau blanc contemple la ligne d'horizon tandis que le bœuf broute, broute, broute... En réalité, le Pique-bœuf se nourrit des petits parasites qui gravitent sur la peau du bœuf ; parfois en picorant les pattes de l'animal, il le blesse mais le bœuf est bien heureux que quelqu'un le débarrasse de ce qui le gratte, de ce qui trouble son repas. Et le jour avance, le soir tombe mais on voit toujours ce duo improbable, le bovin et le héron, complices et satisfaits dans la douceur des Tropiques.

Je sais que tout cela semble *a priori* bien loin du théâtre 145, de Grenoble et de ce qui nous rassemble ce soir. Mais j'avouerai qu'en regardant ce curieux tandem, lié par un échange de bons procédés, je me suis demandé quels étaient nos pique-bœufs à nous, quelles étaient les sentinelles qui nous débarrassent de ce qui nous gêne, qui nous picorent deci delà, blessant peut-être nos âmes au passage... Car ôter ces parasites, ces corps étrangers que sont nos rêves et nos désirs peut, à la longue, creuser des plaies bien profondes... Et les garde-poux ne laissent pas notre peau tranquille, il y a toujours quelque chose à nettoyer, à expurger, à lisser... Mais qu'importe, si nous broutons en paix ici ou ailleurs, ne devons-nous pas remercier les Pique-bœufs de nous ôter nos envies d'évasion afin de continuer paisiblement à mâcher notre repas ?

« *Il faut bien commencer.*

Commencer quoi ?

*La seule chose qu'il vaille la peine de commencer :
La Fin du monde parbleu. »*

disait Césaire.

Et si nous commençons par le grand effondrement des données soi-disant objectives qui classent les individus, par l'effondrement des statistiques de fréquentation des théâtres ? Oui puisqu'il est question du spectateur tout au long de cette semaine, celui qu'on analyse, qu'on mesure, dont on trace la silhouette à gros traits, sans goût pour la nuance. Et certains programmeurs n'hésitent pas à parler de « mon public », avec la certitude tranquille de la dame patronnesse de province disant « mon mari » ; celui qui n'est plus sensé surprendre, car on connaît ses goûts, ce qui lui plaît et même surtout ce qui lui déplaît, la viande qu'il préfère (bien cuite), ses maux de gorge quand l'automne commence car il a les bronches sensibles et la petite faiblesse qu'il a pour les caramels mous.

Mais pouvons-nous alors dans un monde où personne ne croit que nous pouvons surprendre, nous surprendre encore nous-même ?

Puis-je encore me surprendre quand tout me ramène à ce qui m'a été donné dès la naissance : origine ethnique, sexe et tout menu fretin que l'on appelle pudiquement, l'héritage ? Dans cette assignation à résidence, resterons-nous à quai ? Ou les vents furieux de quelques poètes contemplant la mer, le désert ou tout simplement la rue dans laquelle ils ont vécu toute leur vie nous tireront-ils vers d'autres points cardinaux ? Échapperons-nous enfin à cette réalité sordide qui aplanit les couleurs et tue les ombres, faisant de n'importe quel paysage la photo d'un souvenir sans cesse remâché par les publicités des agences de voyages ?

Quand certains poètes ont su faire d'une charogne le lit d'une vie nouvelle, multiple, débordant de « noirs bataillons de larves », plus belle que n'importe quel érotisme en rouge et noir qui crève de néons et de cuisses trop bien dessinées... Quand il reste encore, entre quatre murs, en été ou en hiver, la possibilité de se laisser surprendre par une langue, par le grain de voix d'un comédien ou par l'éclairage d'un corps que nous n'avions jamais su regarder avant. Quand il reste ce soir la possibilité de sortir d'une apathie pour débutants ou pour finissants et d'appeler mes frères enfin, côte à côte, chacun son souffle, son trouble et ses images et pourtant unis dans un même désir de se surprendre.

Quant à moi, j'ai la chance d'habiter près d'un fleuve non loin d'ici et si je regrette les évasions de la mer et son souffle salé, j'ai du moins la consolation, douce et pleine d'espérance, de voir la ligne que l'on a tracé lors de l'une des plus fameuses crues du fleuve, en mai 1856. Et cette petite trace rouge sur la pierre, si ténue soit-elle me rappelle à ce qui déborde, à ce que nous avons cru bien sagement allongé dans un lit. Oui, il est des temps où l'eau monte, où les berges ne peuvent plus nous enserrer dans leur tracé arbitraire. Et alors déborde le fleuve de tous nos désirs et de nos révoltes – non pas la révolte que l'on encadre à coup de pancartes, de drapeaux et de sifflets - mais bel et bien la révolte de tout un être, de tout le limon, de toute sa vase qui enfle le cours de l'eau, qui dissout le paysage d'une ville, d'un monde entier. Et dans cette eau boueuse, non potable, pas même bonne à lessiver nos habits, j'ai cru y voir le ferment d'un nouvel ordre.

Je reviens aux Antilles, aux îles de l'autre côté de l'océan par cette phrase de Breton tombant dans une échoppe martiniquaise sur le *Cahier d'un retour au pays natal*, phrase écrite voilà plus de soixante-dix ans et qui résonne encore et toujours.

« Si les négriers ont physiquement disparu de la scène du monde, on peut s'assurer qu'en revanche ils sévissent dans l'esprit où leur « bois d'ébène » ce sont nos rêves, c'est plus de la moitié spoliée de notre nature, c'est cette cargaison hâtive qu'il est encore trop bon d'envoyer croupir à fond de cale. »

Et Césaire de renchérir : « *Parce que nous vous haïssons, vous et votre raison, nous nous réclamons de la démence précoce, de la folie flamboyante, du cannibalisme tenace... Accommodez-vous de moi. Je ne m'accommode pas de vous.* »

Les Pique-boeufs sont prévenus : il leur faudra désormais migrer vers d'autres contrées.